



www.alinagurdiel.com

REVUE DE PRESSE

UN-WEEK-END A-L'EST —→

LE FESTIVAL
DES CULTURES
EST-OUEST

DU 21 AU 26
NOVEMBRE 2018
À PARIS

ARCHITECTURE
ARTS VISUELS
CINÉMA
CONCERT
DANSE
DÉBATS
LITTÉRATURE
THÉÂTRE



BUDAPEST

FESTIVAL UN WEEKEND A L'EST – BUDAPEST

Du 21 au 26 novembre 2018

07/11/18 **La Vie** : annonce

15/11/18 **L'Obs** : Sara Daniel

<https://www.nouvelobs.com/culture/20181113.OBS5300/etre-artiste-sous-viktor-orban-on-est-revenu-au-temps-des-purges-staliniennes.html>

24/11/18 **Libération** : Thibaud Sardier Itw Agnès Helle annonce

21/11/18 **Télérama** : annonce

France Culture | *Par Les temps qui courent* | avec Béla Tarr

<https://www.franceculture.fr/emissions/par-les-temps-qui-courent/bela-tarr>

29/11/18 **France Inter** | *L'heure bleue* | Laure Adler

<https://www.franceinter.fr/emissions/l-heure-bleue/l-heure-bleue-29-novembre-2018>

LePoint.fr | https://www.lepoint.fr/livres/gyorgy-dragoman-en-hongrie-meme-vivre-a-la-rue-est-devenu-illegal-23-11-2018-2273915_37.php

Médiapart | https://www.mediapart.fr/journal/culture-idees/251118/agnes-heller-les-tyrans-modernes-ne-promettent-rien-ils-font-barrage?utm_source=article_offert&utm_medium=email&utm_campaign=TRANSAC&utm_content=&utm_term=&xtor=EPR-1013-%5Barticle-offert%5D&M_BT=1291021222789

Courrier d'Europe Centrale : <https://courrierdeuropecentrale.fr/cest-important-que-budapest-puisse-exprimer-a-paris/>

Toute la culture : <https://toutelaculture.com/actu/rencontre-brigitte-bouchard-directrice-artistique-festival-weekend-a-lest/>

Courrier de l'Europe Centrale : <https://courrierdeuropecentrale.fr/gyorgy-dragoman-mes-livres-parlent-devasion-de-pouvoir-de-liberte/>

CULTURE livres

GONÇALO M. TAVARES
Une jeune fille
perdue dans le
siècle à la recherche
de son père



12 12 12 ROMAN

Un homme dont on ne sait rien, si ce n'est qu'il est en fuite, rencontre une jeune fille trisomique, seule, à la recherche de son père. Tavares joue de ses personnages Marius et Hanna comme de boules de billard : entrechoquées par hasard, leurs trajectoires s'en trouvent irrémédiablement modifiées. Chacun accepte jusqu'au bout les conséquences de cette étrange rencontre. Aussi Marius accompagne-t-il Hanna dans la quête de son père, leur voyage les menant à Berlin dans un hôtel tenu par un couple d'anciens déportés. Chaque chambre porte le nom d'un camp de concentration, le plan même de l'hôtel reprend la carte des camps en Europe de l'Est – défi géométrique à l'imagination du lecteur. Le symbolique et le bizarre ne cessent de s'entremêler dans ce conte philosophique où le poids de l'histoire joue comme un aimant sur les pas de nos deux égarés. Le livre refermé, on n'a pas fini d'y penser. ♡ VICTORINE DE OLIVEIRA

Viviane Hamu. 19 €.

FESTIVAL Un Week-end à l'Est



La Seine prendra des airs de Danube du 21 au 26 novembre. Cette année, la ville mise à l'honneur par le festival est Budapest, avec pour invités le dramaturge Árpád Schilling, la grande philosophe Ágnes Heller ou le romancier György Dragoman. L'écrivaine Sylvie Germain, qui a vécu dans la capitale hongroise, jouera les passés. ♡

weekendalest.com

Naissance d'un tyran selon Saviano

L'écrivain anti-mafia s'attaque à la fiction, et retrace la trajectoire d'un *baby-gang* plus vrai que nature...

roman

C'est un roman contemporain féroce sur le goût de la puissance, des armes et du sang versé. Un sauvage récit d'apprentissage survolté, où se déploie la conquête du pouvoir par un adolescent sans scrupules ni état d'âme, qui vient pourtant d'un milieu tout ce qu'il y a de plus honnête – père enseignant, mère couturière. Ou comment Nicolas, 16 ans, dit Maharaja, lycéen dilettante et petite frappe déterminée, se trace un chemin sale et sanglant jusqu'au trône d'un chef de la mafia. Car on est dans un quartier de Naples où un dealer au service de la Camorra se fait en une heure autant d'argent qu'un salarié en un mois. Alors Nicolas refuse le front courbé, les épaules voûtées, le quotidien lesté d'ennui d'une existence commune. Il ira plus haut, plus vite, plus fort, même s'il faut pour cela sacrifier une famille, un ami ou un frère...

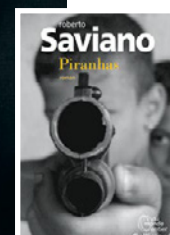
Roberto Saviano, l'écrivain italien aujourd'hui sous haute protection policière, l'auteur de *Gomorra* (2006), essai

best-seller sur la piovra napolitaine, publie un premier roman qui tient furieusement du drame shakespearien. Saviano y sonde le pouvoir et ses malédictions, l'engrenage de la violence, la séduction diabolique de l'argent facile, la corruption de l'âme, la fascination du mal.

DES MAFIEUX EN CULOTTES COURTES

En l'absence des parrains locaux – momentanément emprisonnés ou exilés –, le jeune Nicolas va monter son baby-gang, avec des copains qui ont tout juste du poil au menton – le plus jeune a 10 ans... On assiste à la naissance du tyran, à la montée d'une terreur crue. Si les références des jeunes criminels ont plus à voir avec les séries et les blockbusters hollywoodiens qu'avec la littérature, l'écrivain italien fait tout de même lire Machiavel à son bien nommé héros Nicolas – que celui-ci résume à la hache par la théorie du camp à choisir, entre « baiseur

ou baisé »... Et si les moyens technologiques sont ceux du XXI^e siècle – textos, Snapchat, vidéos postées sur Youtube – Saviano n'en pose pas moins l'éternelle question des ressorts du pouvoir et de sa légitimité. Nicolas et sa bande de mafieux en culottes courtes ne sont que la cruelle avant-garde d'une meute de personnages insatiables qui dominent un monde déchiré : le nôtre. ♡ MARIE CHAUDEY



À LIRE

12 12 12 Piranhas, de Roberto Saviano, Gallimard, 22 €.

FRANCESCA MANTOVANI / ÉDITIONS GALLIMARD

LES PRIX SONT DONNÉS À TITRE INDICATIF

HONGRIE

Etre artiste sous Orbán



▲ La romancière Nina Yargekov, prix de Flore 2016.

Comment continuer à créer quand on vit sous le joug d'un régime "illibéral" qui prône l'art moral et se livre à des purges ? "L'Obs" a rencontré à Budapest quelques-uns des plus grands artistes hongrois

De notre envoyé spécial à Budapest,

BENOÎT KANABUS

Photo : DÁVID BIRÓ

REPORTAGE



◀ *Le metteur en scène Árpád Schilling, dénoncé publiquement comme ennemi de l'Etat.*

◀ *Le photographe Peter Puklus dans son atelier situé au cœur d'un quartier industriel.*

renommée internationale ne protège plus les artistes. Après un temps de réflexion, elle retrouve le sourire : « Les Hongrois pleurent en riant, c'est un vieux dicton. »

UNE HISTOIRE ABSURDE

L'absurde, le rire... tous les artistes rencontrés à Budapest le revendiquent. Un viatique pour vivre sous le régime de Viktor Orbán. Mais, en Hongrie, c'est aussi une tradition. « *L'absurde dans l'art hongrois ? J'ai écrit sur l'humour dans l'art il y a quelques années et j'avais justement consacré un chapitre à l'absurde* », se rappelle Ágnes Heller en se dirigeant vers la bibliothèque de son appartement, avec vue sur le Danube. Quand elle se rassied, livre en main, à la petite table hexagonale où nous parlons, c'est pour se livrer à une démonstration impla-

Dans le taxi la conduisant vers notre entretien, la chorégraphe Adrienn Hód a ouvert le journal « Magyar Idők ». Le nouveau ministre en charge de la culture, Miklós Kásler, y définissait son objectif : « *Une des tâches principales de la culture est de rendre la vie des gens plus belle. Mais comment atteindre ce but en gardant des idées immorales ?* » Elle s'interroge : « *Quelle drôle définition de l'art, vous ne trouvez pas ?* » En disant cela dans la brasserie où nous nous sommes retrouvés, en face de l'imposant Parlement néogothique de Budapest, la jeune femme a ramené un peu de sa chevelure abondante devant son visage et noué ses mains autour de sa tasse de thé. Elle sait que, avec ses mises en scène absurdes, ses nus torturés, elle doit être la définition même de l'immoralisme pour le nouveau ministre. Elle est pourtant devenue l'une des chorégraphe les plus en vues en Europe, mais elle sait aussi que même la

cable qui balaie trois siècles d'histoire politique et de l'art en Europe centrale.

De ces trois siècles, elle en a traversé un tout entier. Ágnes Heller est née à l'époque du gouvernement autoritaire de l'amiral Horthy. Elle a vu l'alliance de la Hongrie avec l'Allemagne nazie. Elle a survécu à la Shoah ; pas son père, qui décéda à Auschwitz. Après-guerre, elle est devenue l'assistante de Lukács, l'auteur du fameux « Histoire et Conscience de classe » et le précurseur de l'approche sociologique en littérature. Mais parce qu'Ágnes Heller a toujours mis l'acte de penser librement au-dessus de tout, elle fut bientôt dissidente du Parti communiste, puis son opposante déclarée après l'insurrection brutalement réprimée de 1956. Alors elle s'est exilée : en Australie d'abord ; puis à New York, où elle a fini par succéder à Hannah Arendt à la New School for Social Research.

Elle ne dit rien d'Arendt, mais Lukács, lui, n'était ➤



◀ A gauche, Adrienn Hód, l'une des chorégraphes les plus en vogue en Europe. Ci-dessus, la poétesse Krisztina Tóth.



▲ La philosophe Ágnes Heller, 89 ans, a connu tous les régimes autoritaires hongrois.

➔ pas drôle, reconnaît-elle. « Il a condamné Kafka, Beckett, ceux qui s'écartaient du réalisme littéraire. Il tolérait l'humour et l'absurde en littérature avant 1848. Mais, après la publication du "Manifeste du Parti communiste", tout écrivain qui y recourait encore ne pouvait être, selon lui, qu'un représentant de la classe bourgeoise décadente. » Dans la Hongrie communiste, on lisait donc sous cape les écrivains qui avaient le courage d'écrire au grand jour. István Örkény, Péter Esterházy ou le prix Nobel Imre Kertész ont élevé à cette époque le drame absurde à sa quintessence. Quelle absurdité plus grande finalement, se demandait Kertész après avoir survécu à Auschwitz, qu'un monde qui refuse à un homme sa

condition d'homme ? « Il y a plusieurs sources à l'humour absurde hongrois, explique Ágnes Heller. La plaisanterie philosophique, née en Pologne et en Russie au XVIII^e siècle, a été une inspiration importante. Et bien sûr la longue tradition du cabaret austro-hongrois au XIX^e siècle. Mais c'est surtout l'humour juif qui, avec sa

manière de questionner le monde, a imprégné toute la société dans la première moitié du XX^e siècle. »

Qu'en est-il des artistes qui vivent actuellement dans la société « illibérale » d'Orbán et qui s'apprentent à se rendre à Paris, dans le cadre du festival Un week-end à l'Est (21-26 novembre) ? Comme l'écrivaine Krisztina Tóth, prix Attila-József en 2000, une poétesse délicatement sombre, écrivant comme une enfant qui ramasse des morceaux de verre par terre pour mieux voir le monde se décomposer. Ou Nina Yargekov, prix de Flore 2016, qui, attablée à une terrasse du quartier branché de Budapest, avoue avec le plus grand naturel hongrois que « le Code civil est l'un de [ses] livres favoris parce qu'y naissent des histoires et des procès désespérément drôles ». Ou le photographe Peter Puklus (1) qui s'amuse, dans son atelier au cœur du quartier industriel, à mettre en scène le quotidien de sa famille, dont la blondeur éclatante correspond parfaitement aux valeurs d'Orbán, pour ridiculiser les poncifs sur la femme au foyer, l'homme fort et les enfants bien sages. « De l'Empire austro-hongrois, de la Shoah et du communisme sont nés des artistes géniaux. De la société "illibérale", ajoute Ágnes Heller, sont en train de naître une littérature et une poésie bouleversantes. »

THÉÂTRE POLITIQUE

C'est en montant « la Mouette » de Tchekhov qu'Árpád Schilling s'est fait connaître sur la scène internationale. Une confirmation pour celui qui avait pris à 23 ans la direction du József Katona, un célèbre théâtre budapestois, où sa mise en scène du « Baal » de Brecht avait détonné. Le voilà donc à 30 ans avec le prix Stanislawski en poche. Et puis, un jour de 2008, alors qu'il n'avait pas 35 ans, il a rejeté toutes les offres des théâtres et des opéras institutionnels, et s'est mis à écrire ses propres pièces. Après avoir franchi les portes dorées du Piccolo Teatro de Milan, du Bayerische Staatsoper de Munich,

du Burgtheater de Vienne, Árpád Schilling a estimé qu'il était temps pour lui de se diriger vers la porte métallique surmontée d'un panneau « Sortie de secours ». Derrière elle, il a trouvé la salle publique d'une banlieue délaissée ou la petite école d'une commune oubliée. C'est là désormais que le génial metteur en scène allait produire, avec sa compagnie Krétakör, des programmes culturels à destination de la jeunesse désœuvrée, des sans-abri, des migrants et de tous ceux que la Hongrie d'Orbán rejette. « On dit que mon théâtre est politique mais il ne traite que de la réalité », explique-t-il, assis en tailleur sur le divan du petit appartement qu'un ami lui a prêté dans le cœur historique baroque de Budapest.

Parler d'une rupture dans la carrière d'Árpád Schilling serait s'en tenir à l'apparence du monde qu'un auteur de l'absurde se fait justement un plaisir de ridiculiser. « Tchekhov est précis. L'absurde, chez lui, dévoile la réalité : il montre que, derrière les rêves, il y a un mal de tête. Je reste justement fidèle à Tchekhov en montrant comment la stupidité et la faiblesse humaine produisent aujourd'hui une construction politique. » Chez lui, il est moins question de spectacle que d'expérience collective. Dans « Noéplanète », joué au Théâtre de Chaillot en octobre 2012, l'Arche de Noé avait pris la forme d'une décapotable américaine de couleur rose ; c'était amusant, jusqu'à ce que deux enfants roms vivant en région parisienne surgissent sur scène pour témoigner de leur vie réelle. Dans « As Far as the Eye Can See », qui sera présenté à Paris (2), les comédiens évoluent sans décor, sans costume, sans éclairage : ils racontent leur histoire réelle, là aussi, et, à travers leur histoire, celle d'une Europe centrale aux antipodes de la nostalgie de la Grande Hongrie d'Orbán. Au lieu de se donner un avenir, se lamentent-ils, on rêve à un passé qui n'a jamais vraiment existé.

LE DOUBLE LANGAGE RÉAPPARAÎT

Árpád Schilling refuserait ce titre, mais il fait figure d'ambassadeur de la création artistique hongroise : « Je me prends au sérieux, mais juste assez pour rester ma principale source d'humour. Être jeté dans l'existence, être vulnérable au pouvoir de l'autorité, être blessé par une série d'échecs, tout cela ne peut être supporté que si l'on a le goût de l'absurde et que l'on est capable de rire de ses propres efforts. » Car celui qui vit aujourd'hui en France, parraine le festival des artistes hongrois à Paris et milite pour une société démocratique en Hongrie a vu le gouvernement d'Orbán inscrire son nom sur la liste noire des personnalités dangereuses, supprimer ses subventions, lui interdire d'intervenir dans les écoles, le soumettre à un contrôle fiscal vexatoire durant deux ans et, si ce n'était pas assez clair, le dénoncer publiquement comme ennemi de l'Etat et comme agitateur violent. Peut-être est-ce justement cela, aujourd'hui, être l'ambassadeur des artistes hongrois... « De toute façon, relativise-t-il, le gouvernement est de plus en plus clair sur ce qu'il tolère ou pas. Je faisais partie d'un test de laboratoire. »

Au test de laboratoire a succédé le procédé industriel.

Le directeur du Musée littéraire, Gergely Pröhle, autrefois proche d'Orbán, a été licencié le 1^{er} novembre de son poste de directeur. « On lui reprochait d'inviter trop d'écrivains libéraux, explique Krisztina Tóth. On est revenus au temps des purges staliniennes dont le but est que personne, nulle part, ne se sente en sécurité. C'est pourquoi, même dans l'art, le double langage fait sa réapparition. » Sa mère, qui a grandi sous le communisme, a d'ailleurs repris les vieux réflexes : « Fais attention à ce que tu dis », rappelle-t-elle à sa fille à la fin de chaque visite. L'une de ses amies, écrivaine comme elle, vient de lui téléphoner : « Je ne peux plus montrer que je suis tes publications ; je viens de demander une subvention publique. » Une situation qui révolte Árpád Schilling : « Si vous allez au théâtre à Budapest aujourd'hui, vous verrez des metteurs en scène et des acteurs qui ont recommencé à jouer comme au temps du régime communiste en faisant passer des messages entre les lignes. C'est ce que je refuse. Car un tel théâtre ne dit qu'une seule chose justement : vous ne vivez pas dans une démocratie. » Ágnes Heller, qui a connu tous les régimes autoritaires en Hongrie, dénonce à présent les lois liberticides qu'accumule le gouvernement Orbán. Selon elle, on n'assiste à rien moins qu'à ce qu'elle appelle un nouveau « Kulturkampf », une offensive du gouvernement contre la liberté d'expression.

Si des artistes et des intellectuels résistent, comme ceux que nous avons rencontrés, d'autres collaborent. « Si j'ai quitté la Hongrie pour m'installer en France, précise Árpád Schilling, c'est moins à cause d'Orbán lui-même que du petit milieu culturel qui gravite autour de lui. C'est à cause de directeurs de théâtre opportunistes qui m'ont abandonné et qui ont même justifié monlynchage. Ce sont des lâches. Il n'y a plus de solidarité aujourd'hui en Hongrie. C'est parce que je ne peux plus entrer dans une salle de théâtre ou dans un cinéma sans me sentir mal physiquement que j'ai quitté mon pays. » ■

(1) Exposition à la galerie Folia, Paris-6^e, jusqu'au 24 novembre.

(2) Le 22 novembre, au MPAA Saint-Germain, Paris-6^e.

FESTIVAL DES CULTURES EST-OUEST

Les artistes hongrois seront présents au festival Un week-end à l'Est qui se déroulera du 21 au 26 novembre à Paris. Informations : <http://weekendalest.com>

▼ « Build your House on the Rock », une œuvre de Peter Puklus exposée à Budapest en novembre 2018.



Libération Samedi 24 et Dimanche 25 Novembre 2018



**DELAGE
GUIGUENO**
**HISTORIEN
ET LE FILM**
L'histoire,
pp., 8,90 €.

«Les voyages de Pétain se prêtent particulièrement bien à une propagande filmée, dans la mesure où ils permettent de faire oublier la ligne de démarcation, en exaltant une France "éternelle" que suggère le recours à des cartes physiques du territoire. Loin des Allemands, cette France symbolique semble ainsi préservée des affres du temps.»

LIVRES

Jours de Hongrie

Le festival parisien Un week-end à l'Est est centré cette année sur Budapest, et présidé par l'homme de théâtre Arpad Schilling. Il dure jusqu'au 26 novembre. Côté cinéma : carte blanche à Béla Tarr. Côté littérature : rencontres avec les romanciers Tamas Dobozsy, György Dragomán, Krisztina Toth et Nina Yargekov, rejoints par Sylvie Germain et Gwenaëlle Aubry. La philosophie est représentée par Agnes Heller.

www.weekendalest.com

Toulouse au Nord

Le Marathon d'automne de Toulouse accueille jusqu'au 25 novembre «Les phares du Nord», une délégation d'écrivains néerlandophones de Belgique et des Pays-Bas : Stefan Hertmans (*Le Cœur converti*, Gallimard), Connie Palmen (*Ton Histoire. Mon Histoire*, Actes Sud), Lize Spit (*Débâcle*, Actes Sud), ainsi que Griet Op de Beeck, Margriet de Moor, H. M. van den Brink et Frank Westerman.

www.lemarathondesmots.com



MENAHEM KAHANA. AFP

ait

politique

de mariage, pas de mariage»,
niers et derniers mots pronon-
n par la jeune Margui qui, re-
chambre à coucher, refuse au-
ue est immédiatement posée :
ré tourmenté, deux belles-fa-
tes et prêtes à tout pour s'épar-
estivités à la dernière minute

amour, l'auteure dresse au fil
té israélienne aux prises avec
ri, par exemple, du recours en
une psychiatre spécialisée en
our déloger la belle entêtée de
pruntée à la hâte à un Palestin-
n seulement l'œil de tout un
s en arabe, alertera surtout la
t !

espérément close révèle avec
s qui tisse les liens familiaux
aux questionnements existen-
tinesse avec laquelle l'auteure
lexité de ce que nous sommes
n ce sens, le silence résolu de
présentation poétique de notre
t déterminismes.

lôt en apothéose sur ce finale
s modulations énigmatiques
ions en hébreu de l'entourage
le huis-clos familial. ◆

MA LA PORTE
rowicz. Actes Sud,

DITION	TITRE	AUTEUR	ÉDITEUR	SORTIE	VENTES
(1)	Leurs enfants après eux	Nicolas Mathieu	Actes Sud	22/08/2018	100
(161)	Blake et Mortimer t.25	Sente, Van Dongen et Teun	Blake et Mortimer	16/11/2018	82
(11)	Un Hosanna sans fin	Jean d'Ormesson	Héloïse d'Ormesson	15/11/2018	51
(2)	Les Vieux Fourneaux t.5	Lupano et Cauuet	Kana	09/11/2018	44
(3)	Les Vieux Fourneaux t.6	Lupano et Cauuet	Kana	09/11/2018	44

Rendez-vous

Jérôme Ferrari (*A son*

Expos

Naissance de la sculpture gothique – Saint-Denis, Paris, Chartres, 1135-1150

Jusqu'au 7 jan. 2019, 9h15-17h45 (sf mar.), musée de Cluny – musée national du Moyen Age, 26-28, rue du Sommerard, 5^e, 01 53 73 78 16. (7-9€).

TTT Au début du XII^e siècle, l'art roman s'épanouit en Europe. La sculpture gothique fait ses premières apparitions autour de 1135, sur les chantiers de l'abbatiale de Saint-Denis puis de la cathédrale de Chartres, avant de connaître une plus large diffusion. Une exposition au musée de Cluny évoque cette période charnière autour de cent trente chefs-d'œuvre de la sculpture, de l'enluminure et du vitrail. Ces têtes ou colonnettes à décor de Saint-Denis, ces statues-colonnes de Chartres, illustrent l'émergence d'une esthétique nouvelle. Le parcours tente de reconstituer pas à pas les échanges artistiques qui ont pu avoir lieu sur différents chantiers.

Riad Sattouf, l'écriture dessinée

Jusqu'au 11 mars 2019, 12h-22h (sf mar.), 11h-22h (sam., dim.), Centre Pompidou, rue Beaubourg, 4^e, 01 44 78 12 75. Entrée libre.

TT Un film primé aux César (*Les Beaux Gosses*), une minisérie d'animation sur Canal+ (*Les Cahiers d'Esther*), une autobiographie graphique (*L'Arabe du futur*) traduite en plus d'une vingtaine de langues... A 40 ans, le dessinateur et réalisateur Riad Sattouf a un sacré palmarès à son actif ! La bibliothèque publique d'information du Centre Pompidou lui rend hommage à travers une rétrospective retraçant vingt ans de travail. Planches originales, story-boards, premières éditions, croquis, entretiens, extraits de films illustrent ses aller-retours créatifs entre la réalité du quotidien et sa version racontée sous forme de textes et d'images. Un regard tendre et incisif.

Tadao Ando – Le défi

Jusqu'au 31 déc., 11h-21h (sf mar.), Centre Pompidou, 4^e, 01 44 78 12 33. (11-14€).

TTT Né à Osaka en 1941, passionné par l'architecture, ce boxeur professionnel laisse tout et part découvrir le monde pour forger son regard. De retour au Japon, Tadao Ando fonde son agence en 1969. Il construit sa première maison en 1971. De façon audacieuse et modeste, il éprouve les matériaux, l'échelle du corps, le rapport de l'ombre à la lumière, à rebours des conceptions technologiques... Près de cinquante ans après, internationalement reconnu, le maître, dessinateur de paysages, rêve toujours de faire des architectures qui «*restent gravées dans le cœur des hommes*». Cette formidable rétrospective présente des projets, dessins, maquettes... De l'île de Naoshima à la future Bourse du commerce réinventée, à Paris, on se glisse avec joie dans les pas de Tadao Ando, sentant le vent et la douceur du béton lisse.

Trésors de Kyoto – Trois siècles de création Rinpa

Jusqu'au 27 jan. 2019, 10h-18h (sf lun.), 10h-21h (ven.), musée Cernuschi, 7, av. Vélasquez, 8^e, 01 53 96 21 50. (7-9€).

TTT Acteur majeur de la découverte de l'art japonais en France à la fin du XIX^e siècle, grâce aux collections de son fondateur Henri Cernuschi, le musée du même nom accueille une exposition exceptionnelle dans le cadre de Japonismes 2018. Paravents, peintures sur soie, dessins, céramiques, objets en laque... Ces chefs-d'œuvre inestimables témoignent de l'évolution du mouvement Rinpa, une école picturale née au XVII^e siècle à Kyoto. Fleurs, animaux, paysages, divinités... La quintessence de l'art japonais empreint de spiritualité. A ne pas manquer : *Dieu du vent et du tonnerre*, de Sotatsu (une paire de paravents conservés au temple Kennin-ji, à Kyoto), sera montré jusqu'au dimanche 25 novembre. Un trésor national au Japon.

Tutto Ponti – Gio Ponti, archi-designer

Jusqu'au 10 fév. 2019, 11h-18h (sf lun.), 11h-21h (jeu.), MAD, 107, rue de Rivoli, 1^{er}, 01 44 55 57 50. (8,50-11€).

TTT Architecte, designer, fondateur de la revue *Domus*, Gio Ponti (1891-1979) a marqué l'esthétique italienne du XX^e siècle, sa renommée dépassant largement les frontières après 1945. En France, l'ampleur de son œuvre reste pourtant méconnue. Cette rétrospective, spectaculaire et foisonnante est à la mesure de son talent. Verrerie, céramique, orfèvrerie, mobilier, maquettes, photographies, documents... Quatre cents pièces qui, depuis ses débuts dans les années 20, évoquent les projets d'un parcours de vie marqué par l'éclectisme : de la gracieuse tour Pirelli, à Milan (1960), à la silhouette ajourée de la cathédrale de Tarente (1964-1970), qui ouvre l'exposition. Le portrait bien agencé d'un géant tout en finesse, qui accordait un même souci du détail au dessin d'une machine à café industrielle qu'à la réalisation d'un hôtel.

Loisirs, idées

Sélection critique par
Isabelle Vatan

Brocantes

3^e – rue de Bretagne

8h-18h (ven., sam., dim.). Rens.: 01 53 01 75 03. Brocante, vide-greniers, 500 exposants.

14^e – place Denfert-Rochereau

6h-18h (sam.). Rens.: 06 68 08 76 06. Vide-greniers, 150 exposants.

Salons

La Goulayance : salon du vin nature

12h-20h (sam., dim.). Ground Control, 81, rue de Charolais, 12^e, groundcontrolparis.com. (Entrée libre + 10€ pour les dégustations). **TTT** On aime ce salon convivial à taille humaine, qui célèbre durant deux jours le vin tendance nature. Egalement au menu, un DJ set de Manu Lokolé, une expo de Yan Darçon et une projection du documentaire *Wine Calling*, de Bruno Sauvard (le 23, 19h). Rap sur Ground Control pour rencontrer une trentaine de

vignerons de toute la France (Mathieu Coste, Sylvain Bock, La Cave apicole...) jusqu'à l'Espagne, déguster leurs crus dans le verre Inao remis à l'entrée et grignoter sur place.

Maker Faire Paris

10h-18h (ven., sam.), 10h-19h (dim.). Cité des sciences et de l'industrie, parc de la Villette, 19^e, paris.makerfaire.com. (9-12€).

T Sorti en 2006 de l'imagination du magazine américain *Make*, ce salon cartonne dans trente-huit pays. Eldorado du *Do it Yourself* à la sauce *geek*, la cinquième édition parisienne rassemble 800 exposants «*faiseurs*» venus présenter leurs inventions et projets (harpe à jet d'eau, machine à rendre les gens joyeux...). L'occasion de participer à une soixantaine d'ateliers pour petits et grands, d'assister à des démos et conférences, de mettre la main à la pâte et d'échanger. Avis aux curieux, bidouilleurs et inventeurs dans l'âme. En prime, le billet d'entrée donne accès aux expos de la Cité des Sciences.

Modern & vintage Design Fair Paris

14h-22h (jeu.), 10h-19h (ven., sam., dim.), Espace Champerret, place de la Porte-de-Champerret, 17^e, pucedesdesign.com. (10€).

TTT Changement de lieu pour ces Puces du design, qui rassemblent cent vingt exposants et galeristes européens venus présenter leurs pépites, de 1950 à 2000. On y trouve aussi du design contemporain, de la mode vintage et, toujours, la rue des designers-makers avec une dizaine d'artisans présents. A voir, le parcours de pièces remarquables et l'expo «*Prisunic* : le beau au prix du laid», où l'on découvrira une centaine d'affiches très graphiques et des meubles seventies, qui rappelleront des souvenirs à certains.

Salon Ob'Art

15h-19h (ven.), 10h-19h (sam., dim.), Espace des Blancs-Manteaux, 48, rue Vieille-du-Temple, 4^e, salonobart.com. Entrée libre.

T L'artisanat d'art règne en maître sur ce salon des objets d'art, qui rassemble quelque soixante-dix céramistes, verriers, ébénistes et autres

créateurs... Mobilier, déco, bijoux, vêtements, vaisselle lumineuses, de quoi y dénicher la perle rare (pièces uniques ou petites séries).

Fête

Radio France fête le livre

14h-19h (sam., dim.), Maison de la Radio, 116, av. du Pdt-Kennedy, 16^e, radiofrance.fr. Entrée libre.

T Cette grande fête du livre, dont l'invitée d'honneur est cette année Amélie Nothomb, célèbre les auteurs. Ils sont une centaine (Alain Mabanckou, Thomas B. Reverdy, Vanessa Schneider...) à avoir répondu présent. Rencontres, signatures, émissions et, nouveau, *speed booking* – durant dix minutes un écrivain présente son dernier ouvrage – rythmeront ces deux jours. A guetter, la table ronde «*Famille*», avec notamment Philippe Torreton, Laurence Cossé et Eric Fottorino (le 24, 17h), ainsi que la master class de Riad Sattouf (le 25, 15h). Sans oublier les animations pour enfants (lectures...). On signe !

Festival

Un week-end à l'Est

Du 21 au 26 nov. dans plusieurs lieux du 6^e. Prog. complet sur weekendalest.com. Entrée libre.

TTT Découvrir une ville d'Europe de l'Est à travers ses artistes, telle est l'idée de ce festival, qui se déploie dans le 6^e. Budapest est à l'honneur de cette troisième édition parrainée par le metteur en scène Árpád Schilling. A l'affiche, une trentaine d'événements (expos, théâtre, concerts, danse...), dont une rencontre avec l'écrivain György Dragomán autour de son dernier livre, *Le Bücher* (éd. Gallimard). Objet d'une rétrospective au Christine 21 (4, rue Christine), le cinéaste Béla Tarr participera au débat «*Les indésirables, derniers remparts contre la dictature*» entouré d'Árpád Schilling et des philosophes Agnes Heller et Jacques Rancière. Les échanges seront entrecoupés de lectures par Dominique Reymond et Mathieu Amalric (le 26, 20h, Théâtre de l'Odéon, 7-11€).

ART ET CRÉATION

PAR LES TEMPS QUI COURENT par [Marie Richeux](#)

DU LUNDI AU VENDREDI DE 21H00 À 22H00



1H01

Béla Tarr : "Je n'ai jamais voulu faire un film, j'ai seulement voulu montrer ce que voyais"

22/11/2018



PODCAST



EXPORTER



Le cinéaste hongrois est invité dans le cadre du festival un week-end à l'Est, pour deux de ses films "Nid familial" et " Les Harmonies Werckmeister". Il nous parle de films qui ignorent la question du temps, de cinéma en réponse à sa colère, et d'empathie acquise.



Béla Tarr

Cinéaste exigeant et sans concession, **Béla Tarr** a réalisé une dizaine de films, dont *Le Cheval de Turin* (2011), Ours d'argent à Berlin. Un style unique — images en noir et blanc, longs plans-séquences, , musiques entêtantes — qui n'obéit à aucune autre contrainte qu'artistique. À une vision pessimiste du monde, il oppose une liberté de création absolue et une foi à toute épreuve dans la puissance de l'art.





Le "Nid familial" de Béla Tarr • Crédits : Allociné

“ En 1977 j'avais 22 ans, je n'avais pas étudié le cinéma, mais il faut comprendre qu'à cette époque et au début des années 70, l'esprit de 1968 nous habitait. Nous étions très en colère, nous étions très jeunes, nous voulions changer la société, je ne voulais pas aller taper à porte, je voulais enfoncer cette porte. Je voulais faire quelque chose de laid, de dur, de sale, un film très brut, je voulais montrer les vrais gens, la vraie vie. Je voulais secouer les gens, c'était ça mon ambition, mais la société ne voulait pas changer. On pourrait faire le même film aujourd'hui, ce qui ne me rend pas heureux.

“ La plus grande tragédie, c'est quand vous avez le sentiment que vous pouvez faire des choses, mais qu'en fait c'est impossible, pas à cause de vous, mais parce que vous n'en avez pas l'opportunité. Vous êtes le prisonnier d'une situation politique, sociale, et vous n'avez aucune chance de vous en sortir.

“ Il faut avoir de l'empathie, essayer de comprendre les gens. Pourquoi est-ce qu'ils agissent comme ils le font, qu'est-ce qui se passe entre nous. Je suis plus tolérant à présent, j'ai davantage d'empathie pour les gens. Je n'ai jamais jugé personne, et maintenant encore moins. Mais je suis toujours en colère : comment accepter le monde tel qu'il est.

“ A un moment j'ai compris que le paysage avait un visage et que tout avait un destin, et que tout était lié, y compris le temps. Les longs monologues ont toujours été ma manière de traiter le rapport au temps différemment. Quand on commence à l'utiliser beaucoup, à un moment donné on l'utilise presque trop et dans ce cas-là, on se retrouve forcément très près d'une approche cosmique du monde.

“ J'ai compris que si on ne change pas de point de vue, on était toujours en train de raconter la même histoire stupide.

“ La pluie chez Tarkowski cherche à purifier, ma pluie à moi, c'est de la boue, elle vous empêche d'avancer, elle vous rend plus sale.

L'éternité c'est une manière de penser, une sorte de point de vue. Il ne s'agit pas que du temps, c'est une forme de continuité.

Accueil > Émissions > A l'Est, avec Béla Tarr

L'HEURE BLEUE

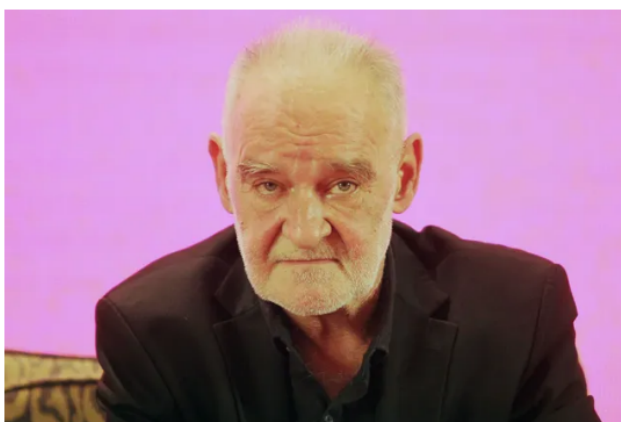
Jeudi 29 novembre 2018 par **Laure Adler**

A l'Est, avec Béla Tarr

54 minutes



Sept ans après avoir reçu l'Ours d'Argent à la Berlinale pour « Le Cheval de Turin », le réalisateur hongrois Béla Tarr n'a pas tourné depuis, mais fascine toujours autant son public.



Le réalisateur hongrois Bela Tarr à l'ouverture du 12ème Forum du film de la jeune génération chinoise le 22 septembre 2017 à Wuhan, province du Hubei en Chine. © Getty / VCG

Les films de Béla Tarr amènent toujours le spectateur à se questionner et à répondre de manière libre et personnelle. Ses dix longs-métrages sont régulièrement étudiés et analysés dans les écoles de cinéma. Aujourd'hui, l'enseignement est l'une de ses activités principales : à Berlin, en Turquie, à l'école d'Art du Fresnoy de Tourcoing, Béla Tarr travaille avec des étudiants-cinéastes du monde entier.



Après avoir participé au dernier festival **Un Week-end à l'Est**, qui met à l'honneur la culture hongroise et ses artistes, il sera l'invité d'honneur du prochain Festival de Locarno, où il animera un atelier avec de jeunes réalisateurs.

György Dragomán : « Quand j'avais 15 ans, la Hongrie m'apparaissait comme un pays libre »

Opposé à Viktor Orban, le roi des lettres hongroises est de passage à Paris pour le festival « Un week-end à l'est ». Nous l'avons rencontré.

Par Sophie Pujas

Modifié le 23/11/2018 à 20:17 - Publié le 23/11/2018 à 15:55 | Le Point.fr



PROFITEZ DE VOTRE ABONNEMENT À 1€ LE 1ER MOIS !



La Hongrie et Budapest seront à l'honneur grâce au festival Un week-end à l'est, qui se tient à Paris ce week-end. Plusieurs rencontres sont au programme avec l'écrivain György Dragomán. Né en Roumanie en 1973 au sein de la minorité de langue hongroise, il a fui à l'adolescence avec sa famille. Il est l'auteur de deux somptueux romans d'apprentissage, *Le Roi blanc* et *Le Bûcher*. Rencontre.

Le Point : Quel souvenir gardez-vous de votre arrivée en Hongrie ?

György Dragomán : J'avais quinze ans. C'était une libération. À l'époque, même si la Hongrie n'était pas encore complètement un pays libre, elle m'apparaissait ainsi. Aux yeux de ma famille, c'était déjà l'Ouest, le lieu de la liberté. C'est ce que j'ai pensé pendant quelques semaines avant de comprendre qu'il y avait des limites à cette liberté. Puis le régime soviétique est tombé. Quinze ans, pour moi, était une époque d'euphorie : la Hongrie devenait libre, j'étais amoureux – de celle qui devait devenir ma femme... Je crois que mon énergie me vient encore de cette année. C'est une partie de cette énergie que j'ai voulu retrouver à travers le personnage d'Emma, l'héroïne, très forte, du *Bûcher*.



La Hongrie, terre de liberté, qu'en est-il aujourd'hui ? Vous vous êtes plusieurs fois élevé contre la politique de Viktor Orbán...

Sortir d'une dictature est toujours délicat et, en Hongrie, le chemin n'a pas été parcouru jusqu'au bout. Aujourd'hui, l'équilibre des forces politiques est rompu. Aujourd'hui, ceux qui gouvernent en Hongrie ne répondent pas aux questions qu'on leur pose. Les quatre-vingts années écoulées n'ont pas créé de contre-pouvoir. Il existe très peu de journaux indépendants, par exemple. La politique n'a jamais été ennuyeuse en Hongrie, comme dans une démocratie normale ! Mais en politique, j'ai toujours été un sceptique. Ma conviction, c'est que quiconque possède le pouvoir tend à en abuser, qu'il s'agisse d'un maître d'école ou d'un chef d'État. La plupart des relations humaines sont des relations de pouvoir où quelqu'un essaie d'abuser du sien. Ce n'est pas le fait d'un seul homme, on ne peut pas réduire la question à Orbán. Les discours de haine reviennent aujourd'hui en Hongrie, mais aussi dans le reste du monde, parce que c'est ce qui advient quand on refuse de regarder le passé, qu'on ignore les fautes de ses pères... Haïr est facile. Une fois que vous avez pris ce chemin, il est très difficile de faire marche arrière. Maintenant, en Hongrie, c'est désormais un crime de vivre à la rue, par exemple...

« Quiconque veut écrire devrait commencer par traduire » Pourquoi avoir situé *Le Roi blanc* et *Le Bûcher* en Roumanie, quittée il y a si longtemps ?

C'est ma Roumanie, pas la Roumanie. Si vous cherchiez sur une carte, vous ne trouveriez pas. Je n'ai pas voulu écrire un livre historique. J'écris sur mon enfance, mais mon enfance réinventée. J'ai voulu écrire sur ce que je connaissais le mieux : mon village natal, parce que j'avais le mal du pays et que je ne pouvais pas y retourner. Mais je l'ai détruit et reconstruit à travers mes romans. Le jour où j'ai compris que nous devions partir, j'ai décidé d'apprendre mon village par cœur. Chaque jour, je m'entraînais à mémoriser quelques rues. Je crois que c'est ce jeu qui a fait de moi un écrivain... Pendant vingt ans j'ai rêvé de cet endroit. Pour m'endormir, je m'imaginais arpenter ces rues. Encore aujourd'hui, j'y retourne parfois dans mon sommeil.

Vous êtes aussi traducteur, notamment de Beckett... Quelle leçon en tirez-vous comme écrivain ?

Quiconque veut écrire devrait commencer par traduire. Cela vous apprend l'humilité. Vous devenez obsédé par la recherche de la phrase parfaite... Une quête qui vous réveille la nuit, vous poursuit des années. C'est une très bonne école !

Programme « Un week-end à l'Est »

Rencontre avec György Dragomán : samedi 24 novembre et dimanche 25 novembre, 17 heures, Librairie polonaise.

« *Le Bûcher* », György Dragomán, Gallimard, 528 p., 24 euros.

CULTURE

« C'est important que Budapest puisse s'exprimer à Paris »

14 NOVEMBRE 2018 par LÉO QUESTER | PAYS : HONGRIE

Du 21 au 26 Novembre, à Paris, se tiendra la troisième édition du festival « Un Week-End à l'Est », laquelle aura cette année pour thème « Budapest ». A une semaine de ce voyage au cœur de la vie culturelle budapestoise, entretien avec Brigitte Bouchard, l'une des fondatrices du festival.

Pouvez-vous nous raconter comment est née l'idée de ce festival ?

Cela fait quelques années que mon bureau se trouve au sein de la librairie polonaise. Cette librairie a un historique très intéressant. Elle a toujours été un lieu de résistance affiché depuis sa création et elle a été beaucoup fréquentée par les intellectuels. Depuis, cette tradition s'est perdue. Je me disais que cela pourrait être intéressant de remettre au cœur de cette librairie ce qui l'animait au départ, et de faire en sorte que ça devienne un lieu d'échange, de passerelle, de résistance, pour voir ce qui se fait à l'Est, et saisir l'effervescence culturelle d'une ville le temps d'un week-end. J'étais déçue de voir que l'essence même de ce lieu était en train de se perdre. Avec Vera Michalski^[1], je me suis dit pourquoi ne pas partir sur un week-end allongé à l'Est, un peu comme on le fait aujourd'hui où l'on part avec des low-cost découvrir une ville, sans vraiment y arriver.

Comment avez-vous concrètement créé le festival ?

Pour pouvoir faire un week-end allongé, on a pensé faire tout dans le même quartier, dans le sixième arrondissement de Paris. Il fallait que ce soit non seulement convivial, mais que les gens puissent se déplacer ; en pouvant se rendre à une conférence aux Beaux-Arts puis très facilement à l'Odéon afin d'y assister à un spectacle ou à une rencontre, ou encore à l'auditorium Saint-Germain. Nous sommes allés voir tous les lieux culturels un à un, avec la volonté d'avoir une programmation complètement indépendante des pouvoirs en place.

« Cette année en choisissant comme parrain d'honneur, Árpád Schilling, on a placé le festival définitivement à gauche. »

Pour Budapest, cette année en choisissant comme parrain d'honneur, Árpád Schilling, on a placé le festival définitivement à gauche. L'idée aussi est de toujours choisir un parrain ou une marraine d'honneur pour donner le ton du festival.

Budapest est justement le thème principal de cette édition. Comment s'est fait ce choix ?



Il y a eu plusieurs raisons. On savait que les artistes étaient un peu en apnée avec le pouvoir en place. Quand il y a un pouvoir en place comme ça, de droite, on sait très bien que souvent les artistes en souffrent, et donc c'était le moment de mettre le focus sur eux, et de montrer un peu plus que cette vitalité elle est présente, malgré tout ce qu'ils peuvent subir. On n'arrivera pas à taire Árpád Schilling qui joue un peu partout dans l'Est, ou Ágnes Heller qui se promène, ou Adrienn Hód. Tous ces gens-là, malgré les difficultés qu'on leur impose, continuent à créer, et ils plantent leur graine un peu partout. Dans cette optique là, c'était important que Budapest puisse s'exprimer à Paris.

Gagnez des places pour le festival « Un Week-end à l'Est » à Paris

Comment s'est fait le choix du parrain ?

J'avais repéré Árpád Schilling parce qu'au théâtre il a déjà été joué à Paris il y a quelques années, et puis car il y a eu des documentaires sur Budapest, entre autres sur Arte, auxquels il a participé. Et puis sur les réseaux sociaux, il a publié de nombreuses vidéos où il se mettait en scène dans des situations qu'impose le gouvernement. Je trouvais son théâtre engagé. Ensuite, à partir du moment où nous l'avons choisi, cela donnait le ton du festival, et nous avons pu faire la programmation car beaucoup d'artistes, comme Béla Tarr, sachant qu'Árpád Schilling était le parrain, acceptaient plus facilement de nous rejoindre. Les artistes en général sont assez méfiants de participer et de se retrouver dans un festival noyés par les exigences d'un gouvernement en place.

A quoi peut s'attendre le public cette année ?

Évidemment dire un festival de découverte, c'est bateau, mais moi j'espère que les gens découvriront cette source très forte créative au travers des différentes œuvres, comme le spectacle de danse d'Adrienn Hód, et c'est une première pour le festival, d'avoir de la danse mais aussi le théâtre d'Árpád Schilling, ou la photographie de Péter Puklus. Le travail de Péter Puklus est formidable, c'est un artiste vraiment rigoureux et plein d'énergie. L'idée est vraiment de faire découvrir, et de montrer les problèmes que peuvent rencontrer ces artistes ou ces gens en vivant à Budapest.

« L'idée pour nous est créer des passerelles. »

Il y aura par exemple un débat avec la documentariste Katalin Bársony sur « être femme et rom ». On a aussi souhaité mettre en avant des figures connues pour rassembler le plus de monde possible, avec une rencontre aux Beaux-Arts autour de l'œuvre de László Moholy-Nagy qui s'est beaucoup inspiré de Budapest, et une autre avec Levente Polyak, un urbaniste engagé sur la régénération urbaine à Budapest. C'est important pour nous de montrer tous les volets de l'art, autant justement l'architecture, le théâtre, les arts visuels, que le cinéma et la littérature pour se faire une idée de la ville en très peu de temps.

Quels sont vos points d'accroches avec la région ?

Nous essayons de garder le contact avec les artistes que nous invitons chaque année. Je reçois beaucoup d'informations de la part des artistes ukrainiens invités lors de la précédente édition. Il faut dire que nous avons porté une cause toute l'année pour sauver le cinéaste ukrainien Oleg Sentsov, qui a été emprisonné pour vingt ans et avait amorcé une grève de la faim. Mais avant même le début de cette grève, nous avons organisé une soirée hommage à l'Odéon avec plusieurs personnalités, au cours de laquelle nous avons montré une partie de son documentaire pour sensibiliser les gens à sa cause. Ensuite, on s'est mobilisés après le festival pendant la grève de la faim, avec France Culture notamment, pour faire en sorte que tout au long de l'année on parle de lui, et beaucoup d'Ukrainiens nous ont alors contactés pour nous donner des informations.

A l'approche d'élections européennes, les pays d'Europe centrale ont assez mauvaise presse, c'est d'autant plus vrai de la Hongrie, fer de lance d'un mouvement nationaliste. Quel rôle et quels objectifs pour votre festival dans un tel contexte ?

Non non, on ne se donne pas du tout un rôle politique. Pour nous, ce qui reste important, c'est de mettre la culture au centre, car il s'agit d'un festival culturel pluridisciplinaire. Cela ne nous empêche pas d'organiser chaque année un débat de clôture. Cette année le débat aura pour thème : « Les indésirables, derniers remparts contre la dictature ». Il y aura sur scène Árpád Schilling, Béla Tarr, Ágnes Heller et Jacques Rancière, et Mathieu Almaric viendra lire Imre Kertész, donc oui dans un sens on est engagés.

« On n'invite pas Ágnes Heller parce qu'elle a pris position contre Orbán. »

Quand je suis allée à Budapest rencontrer tous ces artistes, évidemment la question politique revenait, même si on les invite en tant qu'artiste et non pour leur engagement politique. On n'invite pas Ágnes Heller parce qu'elle a pris position contre Orbán. Cela dit on se questionnerait beaucoup si l'on avait tout d'un coup un artiste qui prendrait position pour Orbán. Ce serait difficile de créer une réelle harmonie entre cette personne là et les autres artistes, comme le jeune illustrateur Kristóf Szabó, qui a fait l'affiche du festival, et est très engagé contre les injustices, puisqu'il travaille pour Amnesty International.

Pour le cinéma, évidemment on a donné une carte blanche à Béla Tarr, qui est un personnage hors-norme. Le cinéma hongrois est d'ailleurs absolument formidable, même si on ne pourra pas tout montrer. Ce qui me fascine beaucoup – et ce que j'ai ressenti quand je suis allée à Budapest – c'est que dans la culture hongroise, l'on va de rencontre en rencontre, et très vite l'on a envie de tout découvrir.

Comment pourriez-vous résumer le festival en quelques mots ?

Je trouve que autant au début lorsque l'on crée un festival comme cela, on est dans l'angoisse de savoir si les gens suivront. Aujourd'hui avec le succès du festival, on voit qu'il y a une curiosité réelle pour mieux comprendre, grâce à ce voyage le temps d'un week-end dans une des villes cosmopolites d'Europe Centrale.



Actu > Rencontre avec Brigitte Bouchard, directrice artistique du festival Weekend à l'est

ACTU



Qu'est-ce qui vous a mené à créer ce festival Il y a deux ans avec l'éditrice Véra Michalski ?

En 2013, j'ai créé la collection de littérature Notabilia au sein des éditions Noir sur Blanc, dirigées par Véra Michalski et puisque mon bureau est situé à la librairie Polonaise, sur le boulevard Saint-Germain, un lieu mythique et chargé d'histoire des pays de l'Est, la nécessité de créer des passerelles entre l'Est et l'Ouest s'est imposée. Aussi, pour Véra c'est une continuité de son engagement et pour moi, une façon de combler ma curiosité et mes lacunes face à la culture de l'Est.

Pourquoi faire ce lien entre l'Europe de l'ouest et celle de l'est ?

Pour tester les influences de l'Est sur l'Ouest ! Il y a des différences culturelles à faire découvrir, car les pays de l'Europe de l'Est sont parfois moins connus que les pays d'Europe centrale.



Avez-vous des liens personnels avec l'Europe de l'est qui ont guidé cet intérêt que vous lui portez ?

Je vis depuis vingt-trois ans avec un Polonais, né à Varsovie, et je vais régulièrement dans cette ville qui me fascine tant par sa multiplicité de points de vue qui nourrit mes réflexions sur les pays de l'Est, tant par son énergie créatrice qui me dynamise. Et oser des incursions dans des champs d'action qui nous échappent devient un défi qui convoque les doutes et les turpitudes qui nous motivent à jouer notre rôle de passeur.

Comment choisissez-vous une nouvelle ville chaque année ? Le choix est-il aléatoire ou prenez-vous en compte, par exemple, l'actualité de chaque pays ?

Dans la cohorte des festivals, il est important de se démarquer en mettant de l'avant une ville de l'Est qui demande à être découverte par le cœur même de sa culture. Érik Veaux, président du festival, et Vera Michalski ont une telle connaissance des pays de l'Est qu'ils saisissent bien les enjeux actuels.

Comment le festival a-t-il évolué ces trois dernières années ?

Le festival évolue rapidement grâce à l'apport de personnes extérieures, des partenaires des lieux et de la diffusion. On nous ouvre de plus en plus les portes et on peut ainsi programmer pour la première fois cette année un spectacle de danse et une pièce de théâtre.

Il devient difficile de nos jours de parler des pays de l'Est sans aborder la question de la politique. Après la Pologne et l'Ukraine, qui toutes deux vivent dans un climat politique tendu, vous vous penchez maintenant sur la Hongrie, qui ces dernières années arbore un régime de plus en plus autoritaire – quelle part avez-vous choisi de donner au politique dans cette édition du festival ?

Même s'il y a un espoir de salut par l'art face au musellement imposé par certains pays de l'Est, le festival n'a pas de volonté de faire de la politique mais bien de montrer la vivacité culturelle d'une ville qu'on peut découvrir le temps d'un week-end à Paris.

Différentes générations sont présentes au festival – certains artistes ont connus l'ère communiste, d'autres sont nés après – le regard porté sur l'histoire est-il important à vos yeux dans le travail de ces artistes ?

Seules comptent les œuvres présentées mais peut-on les comprendre sans réunir des univers différents qui éclairent autant le passé que le présent. Les festivaliers auront une belle idée de ces réflexions lors d'une soirée à l'Odéon le 26 novembre pour clôturer l'édition 2018 consacrée à Budapest.

Quel futur voyez-vous pour le sort des artistes en Hongrie ? Que font-ils pour pouvoir continuer à créer et combattre contre l'apathie culturelle dans leur pays ?

Leur imaginaire témoigne de leur combat et de la puissance à résister aux forces contraires, autant que les angoisses contemporaines qui les agitent se concentrent dans leur création.

CULTURE

György Dragomán : « Mes livres parlent d'évasion, de pouvoir, de liberté »

14 DÉCEMBRE 2018 par LA RÉDACTION | PAYS : HONGRIE, ROUMANIE | SOURCE : PASSAGE À L'EST

Né en 1973 à Târgu Mureș dans la communauté hongroise de Roumanie, et installé depuis 1988 en Hongrie, l'écrivain György Dragomán est actuellement en résidence à Berlin où il travaille à son prochain roman. De passage à Paris pour le festival « Un week-end à l'Est » où il participait à deux rencontres autour de ses deux romans traduits en français (*Le roi blanc* et *Le bûcher*), il s'est prêté à un entretien autour de son œuvre et des grands sujets qui la traversent.



Cette chronique a été publiée le 13 décembre sur le blog littéraire *Passage à l'Est* !

Passage à l'Est : Vous êtes l'auteur de deux romans traduits dans des dizaines de langues et qui partagent de nombreuses similarités en termes de temporalité, d'ancrage géographique et de narrateurs. Mais ces deux romans ne reflètent pas l'intégralité de votre œuvre en hongrois : comment vous décrivez-vous en tant qu'écrivain ?

Je suis principalement un romancier, auteur de trois romans dont deux ont été traduits. J'écris depuis que j'ai treize ans, chaque jour, même si je n'écris pas toujours très rapidement. En général je commence avec des nouvelles, dont certaines deviennent ensuite des romans. Mais j'ai fait beaucoup d'autres choses : j'étais critique gastronomique, et traducteur, au départ. J'ai moins de temps maintenant donc je traduis moins, mais c'est une très bonne école quand on veut écrire. J'ai écrit deux pièces de théâtre, j'aime aussi écrire des textes très courts : je publie par exemple chaque semaine des textes de science-fiction sur un portail en ligne, avec une contrainte de 1000 mots. Il y a cette tradition en Hongrie d'écrire des textes très courts, suivant par exemple le style d'István Örkény.

Ayant grandi en Roumanie, mes livres parlent d'évasion, de pouvoir, de liberté, de l'usage de la liberté pour échapper au pouvoir. Ma collection de nouvelles « Redémarrage du système [Rendszer újra] », qui rassemble des textes écrits ces vingt dernières années, a pour sous-titre « histoires d'évasions », ce sont des textes plus sombres et qui ont pour point commun de parler d'évasion. Mon autre collection de nouvelles, « Le chœur des lions [Oroszlánkórus] » est aussi une sélection de textes des vingt dernières années, mais ici c'est la musique qui forme le fil conducteur : la musique et le rythme de la musique, quel que soit le type de musique.



Le bûcher demande de ses lecteurs de lui donner toute leur confiance

Dans le dernier opus traduit en français de György Dragomán, *Le bûcher*, la jeune héroïne Emma semble participer sans le savoir à une quête pour la vérité qui la dépasse. Ainsi les dessins de sa grand-mère dans la farine blanche se font-ils, comme les images des bûchers qui marquent chaque extrémité du roman, l'expression de ...

[Lire la suite de](#)



Le Courrier d'Europe centrale



Les deux romans sont très ancrés dans l'espace et dans le temps. Ce n'est jamais spécifié, mais il est assez évident qu'il est lié à la ville et à la région où vous avez grandi, et au moment où vous avez grandi. Quelle importance votre ville natale, et votre enfance, prennent-elles pour vous comme source d'inspiration ?

Je ne peux pas écrire sur ma ville d'origine d'une manière géographiquement ou historiquement précise. Je l'ai quittée quand j'étais jeune, même si ça a été un processus de départ très long, qui a duré presque deux ans. C'était un processus presque kafkaïen, car nous attendions un passeport qui aurait pu arriver n'importe quel jour, mais qui n'arrivait pas. Pendant ces deux ans, je me suis créé des souvenirs de cette ville, puis avec mes parents nous avons déménagé à Szombathely (ouest de la Hongrie). Szombathely s'est mêlé dans mon imagination avec ma ville d'origine, et cela a résulté en une ville à part entière, mais imaginaire. Beaucoup de gens essaient d'identifier les lieux de mes romans dans ma ville d'origine, mais ils ne pourront pas y parvenir : le cadre de *Le bûcher*, par exemple, c'est ma ville d'origine, mais on n'y trouve pas d'usine de sidérurgie. Après mon départ de Târgu Mureș, je n'y suis pas retourné pendant 20 ans, même pendant que j'écrivais *Le roi blanc*, c'est pourquoi je parle de ville imaginaire. Je n'y suis retourné qu'après avoir publié le livre.

Je ne me suis jamais donné pour objectif de recréer ma ville, et d'ailleurs il n'est pas important de savoir où exactement l'histoire se passe. Tout cela est basé sur ma propre géographie, mais l'atmosphère de peur est bien celle de la Roumanie des années 1980 (même si je n'utilise jamais l'expression « sous le régime de Ceaușescu »). Dans ce sens, mes romans ne sont pas une description historiquement exacte des événements, mais ils sont bien les romans qu'il faut lire pour se faire une impression de comment c'était à l'époque.

***Le roi blanc* et *Le bûcher* portent tous deux sur un passé très sombre, et en particulier dans *Le bûcher* les questions de mémoire, d'oubli, sont centrales, à la fois au niveau individuel et collectif.**

Beaucoup de gens m'ont dit après avoir lu *Le bûcher* qu'ils s'étaient souvenus de leur propre adolescence, ou qu'ils avaient parlé avec leurs grands-parents de choses dont ils n'auraient sinon jamais parlé avec eux. Si mon roman a permis aux gens de réfléchir à leur passé, alors il a rempli un objectif, bien que le vrai objectif était, pour moi, de clarifier mon propre passé.

Justement, vos romans parlent d'un passé très réel, mais qui n'est pas le passé de la majorité des personnes qui vous lisent dans le texte original hongrois. Quel effet cela a-t-il eu sur la réception de vos romans en Hongrie et en Roumanie ? Est-ce qu'en Roumanie cela a contribué à une discussion sur la mémoire, la responsabilité, liée au passé récent de la Roumanie ?

La Transylvanie est une région particulière, car elle n'est ni vraiment hongroise ni vraiment roumaine, même si elle appartient aux deux pays. Grandir dans cette région était différent de grandir en Hongrie ou en Roumanie. En particulier, c'est une région très multiculturelle et j'ai appris assez tôt à parler roumain et allemand. J'ai des origines allemandes du côté de mon père, juives du côté de ma mère...

Ceci dit, je n'ai aucune idée de comment les gens en Roumanie voient leur passé, ni du discours public sur ce sujet. Avec *Le bûcher*, je voulais simplement revenir au moment où la possibilité de la liberté est arrivée : j'avais 15 ans, c'était une période libératrice, j'étais tombé amoureux, je voulais devenir écrivain, j'ai vu le mur tomber. Avec le roman je voulais simplement voir jusqu'où je pouvais aller pour recréer cette époque et parler de ce sentiment de liberté.

A première vue vos deux romans sont similaires du point de vue de la narration, car ils sont tous deux portés par des voix d'enfants. Mais il y a une vraie différence entre ces deux voix, et cette différence a des conséquences très fortes pour l'atmosphère des deux romans. Comment ces deux voix se sont-elles développées ?

Mon processus d'écriture commence avec des images, et la voix vient ensuite. Quelque fois, je l'entends très rapidement, et il me suffit d'un paragraphe pour voir si elle va fonctionner ou non. Ça m'est arrivé très souvent, et ça a donné lieu à des voix très différentes. C'est une sensation très intéressante, et très surprenante, quand on commence à écrire.

Dzsátá, le narrateur de *Le roi blanc*, parle tout le temps, il est incapable de s'arrêter, de se taire, c'est tout le contraire d'un silence. Alors qu'Emma, la narratrice de *Le bûcher*, s'exprime par le silence. Elle pense à des choses qu'elle pourrait dire, mais elle ne les dit jamais. De même, Dzsátá n'a pas de passé, ce qu'il raconte a tout à voir avec le présent, mais en parlant il crée une mémoire. Alors qu'avec Emma il s'agit pour le lecteur de l'accompagner dans ce voyage de découverte qu'elle fait d'une histoire qui est déjà là. Cette différence n'était pas le résultat d'une décision consciente de ma part, mais dans le cas d'Emma elle a un fondement philosophique très fort, et j'ai beaucoup réfléchi à la manière d'obtenir ce résultat, qui est tout à fait différent d'un monologue. L'axiome du livre est que nous ne devons pas en savoir plus qu'Emma : le lecteur ne sait pas ce qui se passe réellement, car Emma ne cherche pas non plus à comprendre ce qui se passe derrière ce qu'elle voit. Sa démarche n'est pas celle d'une anthropologue ou d'une ethnographe.



« C'est important que Budapest puisse s'exprimer à Paris »

Du 21 au 26 Novembre, à Paris, se tiendra la troisième édition du festival « Un Week-End à l'Est », laquelle aura cette année pour thème « Budapest ». A une semaine de ce voyage au cœur de la vie culturelle budapestoise, entretien avec Brigitte Bouchard, l'une des fondatrices du festival. Pouvez-vous nous raconter comment est née l'idée de ... Lire la suite de



Le Courrier d'Europe centrale



Il y a un petit élément de magie dans *Le roi blanc* avec la figurine en glaise que forme le personnage Csákány pour aider Dzsátá à revoir son père, mais la magie, le surnaturel pénètrent Le bûcher de part en part. S'agit-il d'un outil technique pour créer une autre couche de sens pour le lecteur ? Ou est-ce une description des croyances des gens qui vous entouraient pendant votre enfance et votre adolescence ?

Ce à que je voulais arriver, c'était de découvrir l'ontologie et l'épistémologie de la religion : la grand-mère d'Emma s'est créé sa propre version de la religion orthodoxe, et je m'intéressais à la question de voir comment une personne se crée une religion personnelle, comment elle s'en sert après et ce qui passe quand, ensuite, une personne arrive de l'extérieur dans ce monde qu'elle s'est créé^[1].

Mais s'il faut une explication concrète, je peux aussi dire que, trois étés de suite, j'ai beaucoup joué dans les carrières d'argile qui se trouvaient derrière chez moi. J'ai un souvenir très fort de ces jeux avec l'argile et la boue. En ce sens, *Le bûcher* est aussi un livre à propos des sens, car la mémoire n'est pas que visuelle par exemple, elle est aussi tactile. Et puis j'allais dans des camps d'été où l'on pouvait travailler avec l'argile. J'aurais bien voulu être sculpteur, mais je n'étais pas assez bon pour ça !

Notes

1. ↑ Lors d'une des rencontres du festival, Dragomán a décrit le monde de la grand-mère comme une manière de changer la réalité, et la religion que s'est créée la grand-mère comme une sorte de nouvelle dictature dans laquelle Emma se trouve prise.